

Un sentiment d'optimisme envolé

Les conditions qui avaient mené au lancement de la coopération au développement en Amérique latine ont connu une profonde évolution ces 50 dernières années. Il est grand temps que la coopération internationale s'y adapte, affirme notre auteur du Guatemala.

■ Par Matthew Creelman

Durant les trois décennies et demi mouvementées qui ont suivi la fin de la deuxième guerre mondiale, les possibilités de transformation sociale semblaient illimitées. Une économie mondiale dynamique, remise sur les rails à coups d'optimisme et de sentiments conquérants, avait donné l'impulsion à ces espoirs de changement.

La tension créative entre capitalisme et démocratie, qui a dominé dans les pays industrialisés du Nord durant la plus grande partie du siècle passé, a contribué à une ambiance optimiste dans toute l'Amérique latine. On croyait au développement de la démocratie, de l'Etat de droit, d'un service public efficace et aux opportunités économiques – des choses que l'on pouvait résumer dans le mot « progrès ». Au Guatemala, on avait même appelé ce bref chapitre historique la « décennie du printemps ».

Les années de « l'échelle du progrès »

C'est dans ce contexte que la coopération au développement s'est étendue en Amérique latine. Pour certains, le problème consistait à aider la région dans son ascension sur « l'échelle du progrès », une voie qui était généralement représentée comme un voyage du sous-développement vers la modernité; pour d'autres, la priorité était de libérer les sociétés dominées par des régimes autoritaires et brutaux, qui soutenaient des systèmes économiques favorisant l'exploitation; d'autres encore voyaient le problème principal dans un système mondial qui nécessitait d'urgence une réorientation des relations Nord-Sud.

Sur place, on retrouvait l'expression de ces convictions dans les activités intenses des mouvements de base, des organisations de travailleurs, des organisations paysannes

et indigènes, des groupes d'étudiants, des coopératives, des unions politiques et des mouvements révolutionnaires. Leurs mots clés étaient l'« autonomie », la « solidarité », « l'aide à s'aider soi-même ». De nombreuses organisations de développement étaient des compagnons de route sur cette voie qui devait mener à la modernisation, aux réformes sociales, ou même, selon l'orientation de ces mouvements, à la révolution.

Malheureusement, c'est justement le succès des mouvements de base qui allait mettre fin à cette période d'optimisme. Le renforcement des couches pauvres de la population, leur organisation toujours plus autonome et leur prise de conscience, leurs exigences croissantes pour l'équité par rapport à l'autocratie, l'exploitation et les discriminations, ont défié les élites latino-américaines et les intérêts nord-américains dans la région. Les efforts de développement se sont alors décomposés dans deux programmes toujours plus distincts, l'un pour ceux qui voulaient la stabilité, et l'autre pour ceux qui voulaient le changement. Mais, alors même que le contexte politique devenait de plus en plus polarisé, de nombreuses organisations de développement ont maintenu leur appui aux organisations de base, malgré les risques.

Les compagnons de route deviennent des sponsors

L'augmentation des mouvements sociaux et de la brutale répression étatique durant les années 80 ont détourné l'attention globale d'un processus encore plus violent qui allait transformer l'Amérique latine: les réajustements économiques, qui ont lentement mais sûrement signifié la fin de la tension créative qui avait une fois existé entre capitalisme et développement, marchés et attentes, croissance économique et démocratie.

Ces changements sont allés de pair avec la fin de la menace stratégique de l'Union soviétique sur le capitalisme occidental ainsi qu'avec la fin des mouvements de libération nationale et des groupes révolutionnaires – en relation avec le contexte latino-américain; cela permit aux stratèges politiques du Nord de se concentrer sur les réformes du marché plutôt que sur les questions de développement. En effet, pourquoi s'inquiéter de réformes sociales alors que plus aucune révolution ne menaçait? Au contraire: des réformes sociales ont été annulées et les Etats ont été démis de leur rôle de garants des droits à la santé, à l'éducation, au travail et à la dignité humaine.

Pas de renouveau sans crise

Lorsque l'on observe ce quart de siècle durant lequel ces transformations ont eu lieu, l'impression qui domine est que la coopération au développement internationale a été incapable de s'y adapter. Les organisations qui avaient été des compagnons de route pour aider à aplanir le chemin des mouvements sociaux sont progressivement devenues de simples sponsors. La solidarité et l'accompagnement se sont transformés en un maintien artificiel en vie. Aujourd'hui, ce sont encore les nombreuses organisations locales financées de l'extérieur qui ont les meilleures chances de continuer à recevoir un soutien lorsqu'elles sont menacées de couler.

La racine du problème se trouve dans le fait que sans crise existentielle, il y a rarement une remise en question des idées courantes. Le flot continu de fonds de développement a aveuglé de nombreuses organisations quant aux transformations de leur environnement. La simple raison de ces transformations est que le « progrès », comme nous l'entendions avant, a été banni de la vie économique de la nouvelle époque dans



Comme c'est le cas pour beaucoup d'autres ONG du Nord, le travail d'Helvetas au Guatemala a commencé dans les années 1970 par le soutien d'une coopérative paysanne: des femmes faisant partie de XELAC entreprennent des travaux de jardinage.

laquelle nous vivons. Là où il produisait des syndicats, des coopératives, des idéologies et l'espérance politique, l'esprit de la transformation sociale est aujourd'hui maintenu en vie seulement par les flux d'argent depuis le Nord, en souvenir du passé et – paradoxalement – par les droits politiques.

Des personnalités critiques de la société, autrefois brutalement réprimées, siègent aujourd'hui dans des positions privilégiées: dans la gauche subventionnée (soutenue par des transferts de fonds du Nord), dans la gauche nostalgique (vivant de son capital historique) et dans la «gauche orchidée», qui doit légitimer les gouvernements de droite par sa seule présence. Pour tous ces milieux, le fossé entre eux et le monde qu'ils voulaient changer est de plus en plus grand. Tout comme les organisations du Nord, celles du Sud tentent maintenant aussi de résoudre «les problèmes des autres».

Solidarité illusoire

Aujourd'hui, les transferts financiers ont remplacé la vague d'optimisme. Mais les sources financières ne constituent pas encore le fondement d'une communauté. Les relations solidaires peuvent continuer à fonctionner, mais elles restent de simples discours lorsque la solidarité doit rassembler des partenaires inégaux, reliés en priorité par la dépendance financière et un passé commun. Cette solidarité illusoire et les structures de revenus distordues de la coopération au développement ont contribué à des problèmes d'inefficacité et de corruption en de nombreux endroits: de l'argent gagné trop facilement et aussi trop facilement dépensé.

De nombreuses organisations de développement sont devenues conscientes des problèmes qui mènent à la dépendance et à l'inefficacité, et ont commencé à améliorer leur suivi et leur planification stratégique, à

Depuis des décennies, les petits paysans du Guatemala subissent les chutes des prix du marché: cultivateur de café pendant la récolte; portrait d'un vieux paysan (en bas).

